

L'homme qui descend des montagnes

Abdelhak Serhane

L'homme qui descend des montagnes

r o m a n

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-101849-3

© Éditions du Seuil, mai 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

*À la mémoire de ma mère et de mon père
Ils se sont mariés sans se connaître
ont vécu heureux au début
se sont détestés après
puis se sont quittés
alors si Dieu existe
je lui pardonne les tantes, les oncles, les
cousins et les cousines dont il m'a gratifié.*

Vous avez mis vos mains sur ma vie
entière. Puisse-t-elle se dresser devant
vous comme un défi...

Danton

La patrie, pour chaque citoyen, est la
réalité de tous les jours que le regard et
le pas éprouvent ; pour nous, elle est la
roche contre laquelle viennent se briser
l'âme et le corps.

Edmond Jabès

1

De sa mémoire d'où ne gicle plus qu'un horizon obscurci par vos terreurs, il ne reste qu'un vague souvenir d'enfance. C'est lui-même qui le dira, je ne suis ici que pour les repères.

Mohammed Khaïr-Eddine

La ville semblait peu à peu dans un désarroi de fin du monde. Une pluie sale suintait le long des murs avant de ruiseler au milieu des ruelles obscures, charriant les entrailles de la ville qui exhalaient sa puanteur. Je marchais au hasard des chemins en terre battue, tortueux et pleins de trous béants, gorgés d'eau boueuse et d'excréments d'animaux. La nuit portait le deuil de cette localité en dehors du temps et en marge du monde et de la vie. Je m'étonnais du vide dont s'accommodaient si bien les gens. Le vide de tout, tout autour. Et cet extrême dépouillement, comme l'expression stérile d'une impossible consistance. Rien, à perte de vue. Juste le découragement vague d'un peuple pris entre des feux contraires et qui a choisi la voie du silence. Je marchais sans savoir où j'allais. Parce que je n'étais plus chez moi sur cette terre qui portait désormais un masque d'abattement sur son visage, une fois pour toutes. J'étais un étranger là où la vie

avait forgé mes pas et façonné mes souvenirs. Les ombres de la nuit, comprimées par la peur d'un système insensé, donnaient une dimension plus dramatique à cette décrépitude sans nom qui exerçait son pouvoir de destruction sur les êtres et sur les choses.

Retour à l'enfance. Encore et toujours. Chaque fois que les portes du destin se referment sur un rêve mal incarné ou un espoir sans issue. Je dégringolais la pente de Titahcen et longeais la rivière à l'eau poisseuse dont le lit était encombré de toutes sortes de détritrus. Vieux pneus de voitures, bidons d'huile éventrés, boîtes de conserve mangées par la rouille, vieilles semelles, sacs en plastique noir, épluchures de légumes, pierres et branches pourries... Image répugnante d'apocalypse. Traces invariables d'une dégradation annoncée et programmée. L'image polluée de ce lieu où je me baignais enfant me serra la gorge de dépit, me remplissant de remords et de dégoût. J'avais l'impression que mon enfance avait subi un viol. Viol abject. Le secrétaire général de la province avait été irrité par les critiques que j'avais émises concernant la responsabilité des pouvoirs publics dans l'état de délabrement avancé où se trouvait la ville de mon enfance.

« Tu n'as pas le droit de parler ainsi sans preuves et de porter des jugements de valeur sur des choses que tu ignores. Tu ne possèdes aucun argument scientifique ou politique qui te permettrait d'avancer de telles accusations. Toi qui dénigres les responsables, sache que nous travaillons jour et nuit pour la prospérité de la région et le bien-être de ses habitants. Je vais te donner quelques chiffres concrets qui te démontreront que tes critiques n'ont aucun fondement. Dans le cadre de la régionalisation initiée par Sa Majesté le roi, que Dieu l'assiste et le glorifie, j'ai distribué des milliers de lots de terrain pour les familles à revenu très moyen, dans le cadre de la lutte contre les bidonvilles et les habitats insalubres. J'ai introduit l'eau potable et l'électricité dans les villages les plus reculés. J'ai bâti des écoles pour les enfants de la

campagne. J'ai goudronné des kilomètres de piste et alphabétisé les vieillards... Tu vois bien que je travaille pour le bonheur des habitants de ta région. Et tu oses me dire en face que rien n'a été réalisé. Tu me dis ça à moi qui use ma santé pour faire de la ville que tu as désertée, comme les autres, un petit coin de paradis. Pourquoi n'êtes-vous pas restés pour prendre soin de votre région si elle vous tient tant à cœur ? Mais nous sommes un peuple connu pour son ingratitude!... »

Que répondre à quelqu'un qui ment comme un arracheur de dents, se goinfre comme une truie et fait de l'obséquiosité une valeur sûre ? Ne voyait-il pas ou faisait-il semblant de ne pas voir les monticules de détritus à chaque coin de rue et sur la place publique, la misère, les bidonvilles, la dégradation des lieux, l'ignorance et la déchéance des gens ? J'avais juste envie de lui dire : « Va te faire foutre ! », pour toutes les balivernes qu'il venait de débiter devant moi comme un perroquet. L'expression me parut légère, inadéquate par rapport au flot d'insanités qu'il avait récitées sans gêne et sans honte. Je préférerais ne rien dire, par respect pour notre hôte. Si j'avais su que le cynisme étatique serait de la fête, j'aurais sans hésiter refusé l'invitation. Un tas de merde. Il fallait ignorer ce type obscène, bouleversant de médiocrité, plein de morgue et de morve. Le « nous » qu'il avait employé au début de son allocution n'était nullement un « nous » pluriel. Je me rendis vite compte que je m'étais trompé sur la nature de l'individu et son « je » m'incommoda encore davantage. Affolante la ferveur qu'il mettait à défendre sa suffisance et sa platitude cérébrale. Je n'avais besoin d'aucune preuve pour exprimer ma désolation. Il me suffisait de regarder cette rivière encombrée d'immondices pour que la rage prenne possession de mes entrailles et étouffe ma respiration. Il me suffisait d'interroger le regard des gens, figés dans leur écœurement, pour comprendre la profondeur du gouffre dans lequel ils avançaient, tétanisés par la peur. Il me suffisait d'écouter ce discours

impudent et frappé de sénilité pour appréhender le vide étrange dans lequel on avait jeté la ville, ainsi que le mépris épais dont on enveloppait ses habitants. J'ai fait, disait-il, j'ai réalisé, j'ai travaillé... Mais l'homme oubliait de mentionner ses ratages, ses échecs, ses détournements, ses vols caractérisés. L'histoire de ce pauvre pays restait suspendue à des mémoires vindicatives. L'histoire ancienne. Celle qui n'admettait ni compromis ni compromission. Une histoire d'hommes, chargés comme des géants d'amour-propre et de dignité. Leurs voix portaient loin. Leurs regards étaient sûrs et sereins. Aujourd'hui, nous étions dans la débâcle.

Il suffisait d'ouvrir les yeux sur les murs et de parler aux petites gens pour ressentir l'ampleur de l'inertie qui frappait la ville de mon enfance, le marasme de ses habitants, la mort lente qui s'était sournoisement installée dans la pierre, les rues, les âmes, pour une décrépitude lente mais assurée. Personne ne déserte sa ville ou son pays par choix ou par plaisir. Mon destin m'appelait ailleurs et je ne m'étais jamais considéré comme le fils d'une ville, mais comme l'enfant d'un pays, pour ne pas dire un citoyen du monde. Je voulais comprendre. Il n'y avait rien à comprendre. La pollution, la vraie, était dans les cœurs et dans les esprits. J'ai fait, j'ai réalisé, j'ai... Toutes les villes connaissaient le même destin. À de rares exceptions, toutes étaient vouées à l'abandon et au dédain. Ville maudite par le régime, Azrou devait payer le prix fort pour son insurrection intellectuelle, son insubordination à la volonté du prince. L'homme avait oublié ou avait des instructions formelles. Ce « je » dans sa bouche avait des effluves de soupçon. Un « je » horrible comme une maladie incurable ou comme la malchance. La ville et sa région ne demandaient pas l'aumône à un fonctionnaire inculte, à l'ego aussi démesuré que la bêtise du monde. Elles réclamaient un peu de respect et de reconnaissance. Les mêmes droits et les mêmes privilèges que la petite coquette adulée par tous et entretenue comme une femme de bonne compagnie

qui résiste à la vieillesse et à la déchéance, bénéficiant des largesses des pouvoirs publics et de la bénédiction du roi. Je levai les yeux. Le rocher majestueux me renvoya l'image écœurante d'un gros singe couronné de fer forgé et frappé de la devise nationale : *Dieu, la Patrie, le Roi!* Même la pierre avait subi un endoctrinement méthodique et un lavage de cerveau. Ma ville dans la détresse. Quelques ministres berbères n'avaient réussi qu'à nous laisser un goût de sable dans la bouche. Berbères de service pris entre l'éblouissement du pouvoir et la boulimie de l'argent. Rien que des bouts d'épouvantails qui dégageaient une odeur de poils de chameau, de formol, de goudron et de pourriture. Hommes initiés au vol du pays, n'inspirant que pitié et dégoût. Des cauchemars d'hommes qui peuplent cette partie du royaume d'Allah qu'ils ne se rappellent que le vendredi ou devant le cadavre d'un proche. Le rocher flanqué de sa couronne en fer forgé. Réalisation d'un attardé mental ou d'un dégénéré au goût infect. Une mosquée posée au centre de la ville comme un tatouage ou une tumeur au milieu d'un visage ridé. Exploits où se fracassent les regards et les sentiments les plus dévots. Bâtisse déformant le paysage de manière perverse et brisant la perspective des pins et des sapins. Offrande royale ratée dans ce fatras de ciment armé pathétique. Sensation d'étouffement. Décidément, l'homme avait le sens de la laideur.

Ma ville dans la détresse. Et toujours cette langue de bois, irrémédiablement. Ce type arrogant, pris de vertige par son propre discours, faisant de l'épouvante des populations une célébration du devoir accompli, et de l'échec une fierté. J'ai fait, j'ai réalisé... Je n'étais ni dupe ni aveugle. Les autres non plus. Il suffisait d'interroger l'indignation des laissés-pour-compte et le dessèchement des chiens errants. Chacun était en lutte avec sa propre négation, les larmes dans la voix. Une telle intensité de désespoir. À la limite de la capitulation. À la limite de la folie ou d'une mort certaine. « Ils ont détruit le pays, volé ses richesses avant de le livrer à la bâtardise et

à la dérision. La honte sur notre pays, et le délabrement... » Souffrance indicible. L'irréparable avait rongé les murs et les cœurs. Les fortunes faciles s'étaient accumulées dans la grossièreté des détournements de fonds publics, de l'abus. Le pouvoir donna des ailes aux plus médiocres des hommes, se pavanant dans la ville comme des épouvantails de sujétion. J'ai fait pour votre ville. J'ai réalisé... Paroles amnésiques lâchées par les véreux. Moments difficiles pour les hommes dignes. Temps pénible pour le pays quand l'abjection ruiselle de lèvres impures. Je me disais : un moment de vérité. Mensonge démesuré dans l'intraduisible réalité du pays qui crève dans l'indifférence générale.

Qu'étais-je revenu chercher dans ce lieu ? Toutes ces années passées loin d'Azrou n'avaient pas réussi à me transformer, ni à me faire oublier le rocher, ni à effacer définitivement les traces de mon enfance, et encore moins les souvenirs de mon passé. Je croyais avoir tout dit dans un ouvrage précédent. Déballage indécent des misères d'une société promise à la négation. Le roman n'avait suscité qu'embarras, haine, soupirs d'impatience, chuchotements, désespoir, mépris. J'écoutais les commentaires des uns et des autres en me demandant quels démons j'avais réveillés. Apparemment, je venais de lancer un pavé dans la mare. Fondamentalement malheureux, les miens n'aiment pas se regarder en face. Je leur avais mis la gueule devant un miroir grossissant. Nombre de mes amis intellectuels ont refusé de lire le livre. Leurs propos à l'égard de cet écrit étaient mitigés. Fierté et semonce ponctuaient un discours engoncé, généralement équivoque. Comme s'ils n'étaient pas concernés. Les incultes me disaient : « C'est bien fait pour leur gueule ! Tu les as perturbés, les salauds ! Rien à dire ! Tu as donné la preuve de ta réussite. Nous n'avons rien à dire... Chaque connard pense qu'il s'agit de lui. Tes anciens copains de classe ou de quartier ont fouillé les pages de ton bouquin à la recherche de leur image. Tu leur as foutu une belle trouille ! Que Dieu te préserve ! Nous autres sommes

fiers de toi. N'hésite surtout pas, donne à ces fils de pute ce qu'ils méritent!... »

Rechercher les prémices d'une délivrance. Une nouvelle épreuve d'insolence ou de folie. Les mots circulaient, affligés, lamentables, comme des reptiles gluants ou des chiens atrophiés. Je ne savais quoi penser. Chaque parole me remplissait de désarroi. Continuer à écrire ! Pour qui ? Pourquoi ? Écrire pour moi avant toute chose, pour me réconcilier avec le passé et l'extirper une fois pour toutes de mes entrailles. Échapper à la folie, à ce sentiment d'impuissance face à la fatalité. « Tu étais trop furieux, me dit un jour quelqu'un. Trop en colère contre tout et contre tous. Ta violence était si colossale qu'elle a blessé notre orgueil et souillé notre propre intimité. C'est bien d'avoir sorti tout ça, de nous avoir foutu la gueule dans notre propre merde, d'avoir obligé la société à ouvrir les yeux sur ses contradictions, ses ratages, ses propres mensonges. À présent, il te faudra voir ce qu'il y a de meilleur dans la vie, ce qu'il y a de bien dans le pays. Cherche et tu trouveras ! »

Je n'avais rien découvert de plus que cette atmosphère où se révélait toute la souffrance humaine. Comme un monde qui perd son sens. Des béquilles de bois en forme de chandeliers supportaient le toit de la *kissarya* qui menaçait de s'effondrer à tout moment. Les rues portaient le deuil d'un passé modeste mais serein. Des maisons entièrement éventrées par les bourrasques de l'hiver abritaient quelques familles livrées à la misère des temps. Toute l'existence s'était immobilisée dans une comparaison retorse entre un passé miséreux et un présent assiégé par le système. Tous ceux que j'avais rencontrés m'avaient tenu les mêmes arguments : « Terminée votre époque ! *Ih Alyâm !* Quand vous étiez là, la vie avait le goût de la générosité et de l'amitié. Vous êtes partis et la ville est tombée entre les mains de la racaille. Des enfants de pute qui ne cherchent que leur intérêt et y arrivent par tous les moyens. Capables de vendre père et mère pour parvenir à leur fin. Vous avez de la chance d'être partis.

Désormais, plus rien ne fait plaisir ici. Nous sommes devenus des étrangers dans notre propre fief et nous crevons chaque jour d'impuissance et de déconvenue devant ce destin de misère réservé à notre ville et à tout le pays... »

J'écoutais les gens parler avec une sorte de démangeaison qui me lacérait l'âme. Je partageais leur ressentiment mais nullement leur point de vue. Je ressentais quelque chose de tragique dans leurs jérémiades puérides. Affligés à jamais par un destin cruel, les natifs s'étaient figés dans une absence quasi totale, en attendant un miracle qui les sauverait de la perte et leur ville de la déchéance. À part des toits ou des lambeaux de murs qui partaient, j'avais l'impression que le temps s'était volontairement immobilisé dans le regard des êtres tassés au coin des rues avec leurs bêtes et leur misère. Comme une vieille carte postale. Voix inhumaines, circulaires, à la limite du supportable. Ces gorges nouées, obstruées par les larmes, exigeaient une force à toute épreuve pour les supporter. Elles étaient déroutantes car elles traduisaient une rupture immuable.

Que répondre à ces hommes et où trouver les paroles nécessaires qui ne blessent ni ne se dérobent devant cette circonstance majeure qui impliquait ma complicité lucide ? Leur affolement était une épreuve intraduisible d'avilissement et de dégoût. Je leur dis leur part de responsabilité dans cette détresse. Une panique sans issue qui les détruisait alors même que les visages de leurs bourreaux les fascinaient. Ils n'avaient qu'à réagir, stopper l'hémorragie des incultes et participer activement à la gestion de la ville. D'anciens camarades de classe me regardèrent avec stupéfaction avant de me lancer cette phrase lapidaire : « Comme si tu ne savais pas comment les choses se cuisinent dans ce pays ! »

Je maintenais mon raisonnement. Ils devaient dire assez à la médiocrité et dénoncer les abus de l'autorité. Ne plus accepter la fraude, le mépris, l'incompétence, l'arbitraire, la corruption... Hurler leur indignation face aux sbires du

pouvoir et ne plus faire de la peur un alibi à l'inertie. Responsables, nous le sommes tous, à des degrés divers. Dès lors que chacun assume sa responsabilité de citoyen, il ne reste plus de place pour les marchands de platitude et les professionnels de la flagornerie. Le système s'était arrangé pour écarter de son chemin ceux qui gênaient sa politique. Il avait réussi dans sa besogne car il y avait trop de lâcheté en nous pour continuer à affronter ses polices, ses prisons, ses armées, ses services secrets, ses centres de torture... Nous avons fermé les yeux sur ses exactions et laissé sa répression s'emparer de nos cœurs. Nous avons fait *Ine mika* et nous l'avions bouclée, notre grande gueule, à jamais. Il fallait que d'autres hommes, dans des pays lointains, dénoncent à notre place les horreurs dont nous étions victimes. Exilés, disparus, assassinés, détenus d'opinion... Des voix pusillanimes s'étaient interrogées sur la véracité de telles atrocités. « Comment est-ce possible ? Dix-huit ans à Tazmamart ? Ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Les ennemis irréductibles de notre unité nationale veulent encore ternir l'image de notre guide devant les instances internationales. Il n'y a pas de détenus politiques dans nos prisons mais seulement des prisonniers de droit commun. Le roi lui-même l'a dit dans une conférence de presse. Je vous le répète ; ce sont les ennemis de notre pays qui cherchent à discréditer le régime par leurs mensonges... Un mouiroir pour humains dans notre pays de soleil et d'hospitalité ? Quel grossier mensonge ! Que Dieu nous protège ! De toutes les manières, si des gens sont là-bas depuis dix-huit ans, c'est qu'ils l'ont mérité, et notre roi, que Dieu le glorifie, l'assiste et prolonge sa vie, n'a agi que pour le bien de son peuple ! C'est aussi simple que cela... »

Aucun être humain ne peut mériter Tazmamart. Et au nom de quel droit enferme-t-on des hommes dans ce bagne de la déchéance humaine et de la honte ? Nous sommes un peuple toujours absent quand il s'agit de défendre le droit et la dignité. C'est pourquoi le régime a eu les mains libres pour

gérer sa politique de discrimination sans gêne et sans contre-poids. C'est vrai, il y a la peur de la répression aveugle. Mais n'existe-t-il pas une poignée d'hommes parmi trente millions d'habitants pour relever la tête et dire « non ! » au système qui broie tout sur son passage ? N'existe-t-il pas quelques individus encore debout pour faire tourner correctement la machine en refusant la médiocratie, l'opportunisme, la corruption, le mépris et le vol instaurés par le système ?

Je ne me rendis pas compte du danger de mes interrogations. Gênés, mes camarades évitèrent mon regard et cherchèrent à faire diversion. J'enfonçai un peu plus le clou dans le malheur de leur conscience.

« Mon cul, oui ! Amir de mes deux ? Un assassin schizo-phrène et paranoïaque ! Voyez à quel état il a réduit l'économie du pays et ce qu'il a fait de son peuple ! Regardez tous les dégâts qu'il occasionne et le retard qu'il fait prendre au pays ! Amir Al Mouminin a planté les griffes de la peur dans nos poitrines. Il a fait des hommes de ce pays des eunuques sans dignité et sans colonne vertébrale. Il a détruit toutes les infrastructures laissées par le Protectorat. La santé, l'enseignement, l'architecture... Il a tué l'espoir et relégué nos valeurs aux oubliettes, faisant de l'hypocrisie sociale, du mensonge religieux et de la falsification politique la source de son inspiration... Est-ce cela les qualités d'un roi ? Je ne sais pas si... »

Mes anciens camarades de classe ne me laissèrent pas aller jusqu'au bout de ma réflexion. Quelques-uns baissèrent la tête et s'en furent sans même dire au revoir. D'autres prirent congé du groupe, prétextant l'approche de la dernière prière. Ceux qui étaient restés l'avaient fait par paresse, non par courage ou par défi. Dans la nuit lourde, la voix du speaker d'une station de radio nous parvint, claire, sans aucune émotion : « L'Algérie entre dans une guerre civile qui ne veut pas dire son nom. Un groupe de terroristes armés a ouvert le feu sur Youssef Fathallah, président de la Ligue algérienne des droits de l'homme, aujourd'hui, 18 juin 1994, dans son cabinet. Ce

crime odieux vient nous rappeler qu'il n'y a pas de limite à l'horreur et s'ajoute à la longue liste du terrorisme aveugle que subit le peuple algérien. »

Je me sentis humilié par ce nouvel assassinat. Des noms de poètes, écrivains, journalistes, médecins, artistes... se bousculèrent dans ma tête.

« C'est bien fait pour leur gueule ; ils n'ont que ce qu'ils méritent ! hurla quelqu'un. Ça leur apprendra à s'occuper de ce qui les regarde. Ils n'ont pas cessé de nous empoisonner la vie depuis qu'ils ont obtenu leur indépendance ! »

Un autre renchérit : « C'est grâce au Maroc que l'Algérie est une nation libre aujourd'hui. Pourquoi mettent-ils leur nez constamment dans nos affaires ? Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec le Sahara ? Qu'ils s'entre-tuent s'ils le veulent ; cela les occupera un peu ! »

Des larmes d'impuissance jaillirent de mes yeux. Mes anciens camarades de classe ne savaient pas que c'était le cœur et l'âme de l'Algérie qui étaient assassinés. La barbarie à quelques kilomètres de chez nous. Nos voisins exténués de génocides quotidiens. Mes jambes me supportaient à peine. J'essayai d'imaginer la vie des gens là-bas. L'horreur sous toutes ses formes. Serions-nous à l'abri de tels dérapages ? Chacun voulait se convaincre de la stabilité du Maroc, de la cohésion de son peuple uni autour du Commandeur des croyants, grâce au multipartisme et au bla-bla démagogique. Discours officiels à la radio et à la télévision. Tout est bien dans le meilleur des mondes. La presse en était témoin. Dans le mensonge des fourbes. On occulte la misère généralisée, le mécontentement populaire, le marasme économique et social, le mépris et la corruption. Mes amis ignoraient le danger qui nous guettait. Je ne pouvais m'empêcher de vivre avec la peur dans les tripes. La situation était grave et les gens fermaient les yeux sur les dérives du pays. Je quittai mes anciens camarades de classe sans jeter un regard dans leur direction, la mort dans l'âme.

Qu'étais-je revenu chercher dans ces lieux ? Les souvenirs de mon enfance jaillirent à la surface de ma mémoire et la nostalgie s'installa en moi comme une ivresse ou un vertige. Je refermai cette parenthèse insolente et traversai la ville sans savoir où j'allais ni ce que je voulais. Rechercher les traces de mon passé ? Probable. Tisser une nouvelle aventure sur les ruines d'une histoire ancienne, aujourd'hui muette, mais représentant pour moi une victoire sur l'insignifiance et la mort. Ou du moins, une victoire sur le silence et sur l'oubli. Je m'assis sur la margelle en pierre de la fontaine et y vis tout le gâchis de l'humanité. Nous devrions avoir honte de nous-mêmes. Mes méninges furent saisies d'un tambourinement subit. J'appuyai de mes deux mains sur mes tempes pour atténuer la douleur. Un voile de brume passa devant mes yeux. Des bruits lointains s'élevèrent. Je me frottai les yeux avec énergie. J'avais la sensation étrange que mes pieds étaient pris dans une sorte de glu et j'étais incapable de bouger. Je rassemblai toutes mes forces pour essayer de me relever. En vain. Le noir de la nuit tombait sur moi comme une chape de plomb. Une paresse surprenante s'empara de mes membres. Les cris et les bruits de voix se firent plus proches, plus pressants, plus menaçants aussi. Je ne voyais plus rien autour de moi. Le mince filet d'eau qui coulait du robinet prit des formes inouïes. C'était là, tout jeune, que j'avais appris l'existence d'Aïcha Kandischa. C'était également là que j'avais rencontré la superstition et la peur de tout. Ces menus symboles allaient imprégner ma mémoire tout au long de mon existence. L'univers s'absenta soudain autour de moi. Rien que le vide. Un vide confondant, rempli d'échos lointains et d'écume. Un noir d'une intensité oppressante enveloppa les lieux. Ce moment à la fois magique et consternant m'ébranla. L'image de ma mère chassa toutes les autres et s'imposa à moi comme une vérité incontournable. La seule. L'unique vérité. Je compris alors ce que j'étais revenu chercher dans ces lieux ; mes erreurs et leur comédie.

L'Amour circoncis
essai
Eddif, 1995
Paris-Méditerranée, 2001

Le Massacre de la tribu
essai
Eddif, 1997

Le silence est déjà trop tard
poésie
Écrits des Hautes Terres
Paris-Méditerranée, 2000

Pommes de grosseur
conte
Yomad/Paris-Méditerranée, 2000

La Chienne de Tazmamart
théâtre
Paris-Méditerranée, 2001

Les Dunes paradoxales
poésie
Écrits des Hautes Terres
Paris-Méditerranée
Tarik éditions, 2001

Kabazal. Les emmurés de Tazmamart
récit
Tarik éditions, 2004

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2009. N° 99975 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE